

Joseph Farnel

**LE BON DIEU
SANS CONFECTION**



LE CHOUCAS NOIR
ÉDITIONS DU CHOUCAS

Chapitre I

La rue est déserte. Les magasins se sont calfeutrés derrière leur rideau de fer. Cette triste fin d'après-midi d'octobre n'en finit pas de finir. Les nuages bas ont précipité la pénombre et la pluie qui tombe sur l'asphalte n'arrange rien.

J'ai tourné trois fois avant de trouver une place pour garer ma voiture et coup de chance, plutôt rare, j'en ai trouvé une juste devant l'immeuble qui abrite mon bureau. Le créneau exécuté de main de maître, je laisse tourner le moteur et des yeux je suis le mouvement des essuie-glaces sur le pare-brise. Je suis mort de fatigue, éreinté, crevé d'avoir passé toute la journée à suivre une femme dont le dynamisme et l'énergie pourraient anéantir un régiment de cosaques. Tout ça parce qu'un mari friqué s' imagine qu'il est cocu. Au lieu de le lui demander, il préfère que ce soit moi qui m'en charge, bien sûr contre espèces sonnantes et trébuchantes. Mon client est un type sympa mais, empaillée, sa tête ferait un superbe dessus de cheminée pour pavillon de chasse. Plus cocu que lui, il faut prendre des cours du soir, et sa femme est terriblement douée pour ce genre de sport. Je lui dirai demain; je vous l'ai dit ce mec est gentil et je voudrais qu'il passe encore une bonne nuit.

La pluie redouble de vigueur. Je n'ai que le trottoir à affronter sous les trombes d'eau, soit deux mètres, mais c'est encore trop. J'ai une des plus grosses flemmes du siècle et je m'octroie cinq minutes de répit que je mets à profit pour en griller une. Je coince le cylindre entre mes dents, Clark Gable dans "Autant en emporte le vent" en faisant autant, afin d'éviter d'en jaunir l'émail. Je soigne mon sourire, c'est un élément de mon fonds de commerce et j'y colle l'allume-cigares. Les volutes de fumée m'enveloppent aussitôt et je regrette en même temps d'avoir décidé et juré de cesser de fumer, décision régulièrement différée. Déjà je suis passé de la Gitane sans filtre à l'ultra légère avec tampon. C'est un premier pas vers le sevrage que j'entends m'imposer. Il faudra bien que j'arrête un jour de m'intoxiquer, me dis-je en tirant goulûment sur ma clope.

Les mains appuyées sur le volant, la tige coincée dans la bouche, je regarde ma rue. J'aime mon quartier et, si ce soir la pluie le rend triste, s'il a envie de pleurer et d'être nostalgique, je ne l'en aime que davantage.

La plaque signalant mon activité brille sous la lumière d'un réverbère. «Georges Lernaf - Détective - 2^e étage droite». Cela fait maintenant un bail que je l'ai clouée. J'y croyais dur comme fer, le ventre bourré d'ambitions explosives. En fait de déflagration, ce ne fut qu'un pétard mouillé. A part deux ou trois affaires intéressantes, mon métier consiste surtout à filer des bourgeois ou des bourgeoises qui vont chercher ailleurs ce qu'ils ne trouvent plus à domicile. Leur libido endormie par des années de vie commune, tout comme la Belle au Bois Dormant, se réveille au premier baiser volé. Bien sûr, il y a aussi les enquêtes de moralité sur les futurs collaborateurs de sociétés importantes, rien de vraiment excitant.

Avant d'être un privé, j'étais un flic brillant en passe de devenir rapidement commissaire. Mais ce métier a tué mon couple. Je le prenais trop à cœur. Je voulais réussir vite et je

passais plus de temps à courir les voyous qu'à la maison. Ma femme m'avait pourtant prévenu, je n'avais pas reçu le message. Un jour j'ai trouvé l'appartement vide, elle était partie emmenant, avec elle, nos deux enfants. Depuis je n'ai jamais eu de nouvelles. J'ai pourtant remué ciel et terre, comme un flic sait le faire. Rien. Disparus, pas un indice, comme si elle et les enfants n'avaient jamais existé. J'ai cru devenir fou. J'ai démissionné, rendu ma plaque et mon arme de service et j'ai fait une dépression. Puis doucement je suis revenu à la vie. Il fallait manger, j'ai ouvert l'agence, ça m'a aidé à sortir la tête de l'eau. Mes anciens collègues m'ont aidé et me soutiennent encore aujourd'hui. Je n'avais, au sein de la police, que des amis et ce sont eux qui, le plus souvent, m'amènent des affaires.

Enfin la pluie cesse de tambouriner sur le toit de ma voiture. J'arrête les essuie-glaces. Mon mégot grésille et la braise éclaire le pare-brise. Je l'écrase dans le cendrier au moment même où un taxi stoppe à ma hauteur. La portière s'ouvre doucement, une main gantée se prend pour la météo. Non, il ne pleut plus, semblent dire les doigts nerveux qui s'agitent dans l'air. C'est ensuite une jambe gainée de gris fumé qui fait son apparition, suivie d'une autre du même type. Le taxi est en train d'accoucher de la huitième merveille du monde. A force de les filer, j'en ai vu de ces créatures, mais une comme ça, rarement, en vérité, je ne crois jamais! Elle sort de la voiture et ça me fait le même effet que de voir un super strip-tease par l'une des vedettes du Crazy Horse Saloon. Mon étoile à moi a fini de s'extraire de la Peugeot. Elle est montée sur des talons aiguilles, comme au bon vieux temps, et porte un ciré de la même couleur que ses bas, ceinturé à la taille et qui lui bat la cheville. C'est un crime de cacher de telles jambes, il faudrait que quelqu'un le lui dise mais, c'est la mode et là, il n'y a rien à redire. Le col est relevé. Elle est brune, je ne l'avais pas encore remarqué, car je la regardais se mouvoir dans son imper tout en essayant de deviner si elle portait, ou non, des porte-jarretelles. Sans un regard autour d'elle et sans hésiter elle

s'engouffre dans le couloir de mon immeuble. Je jette ma clope et j'en oublie de fermer ma voiture à clef. Je suis le sillage au 5 de Chanel qui embaume tout le rez-de-chaussée. J'entends claquer ses talons. Elle vient d'emprunter l'escalier, je la suis. Elle est tellement belle que j'en tire une langue longue comme une autoroute, je trébuche dessus et bute sur les premières marches. Elle n'a pas marqué de temps d'arrêt, donc n'a rien entendu. Tant mieux, je continue. Je veux absolument savoir chez qui se rend une telle créature. Je fais défiler dans mon esprit tous les locataires de l'immeuble, sans réponse. Je n'en vois aucun qui mérite de recevoir un pareil cadeau par une fin d'après-midi pluvieuse. Je rêve un instant que c'est Noël et que les copains m'ont envoyé, en Chronopost, cette divine surprise à mettre dans mes baskets bien propres et bien rangées devant ma cheminée.

Comme un Indien sur le sentier de la guerre, je sniffe, le nez en l'air, la piste parfumée. Arrivée sur le palier du premier elle hésite un court instant, sort de sa poche un papier qu'elle consulte et entame l'ascension du deuxième. J'en profite pour respirer un brin, car depuis son apparition dans la rue, je n'ai pas pu expirer l'air qui s'est bloqué dans mes poumons, le sternum coincé par un coup de gambettes assassines.

La porte de mon bureau est juste face à l'escalier. Là aussi il y a une petite plaque à mon nom. Ce n'est pas par nombrilisme, c'est uniquement pour éviter la confusion avec celle de ma voisine qui a collé son blase et sa fonction «Elodie Masseur». Je me vois mal faire du body-body avec un P.D.G. bedonnant en mal de sensation.

Là, le ciré gris se fige, j'en fais autant. Je n'en crois pas mes yeux c'est moi qu'elle vient voir. Elle a eu le temps de se coiffer d'un chapeau et de chausser des lunettes noires. Ainsi costumée, elle ressemble à une héroïne de film noir des années 50. Elle aurait fait un malheur si elle avait tourné sous la direction de Hitchcock,

mais ça, je m'en balance, à cette époque je n'étais pas encore né. Elle non plus d'ailleurs. Généreusement je lui accorde la trentaine plus la taxe de séjour d'un pays sous-développé. Au moment où elle appuie son doigt ganté sur ma sonnette, la porte voisine s'entrebâille pour laisser le passage à un grand tout maigre qui n'a pas du tout l'air d'un cadre supérieur. Ma visiteuse fait un écart et lui tourne le dos. Je peux admirer alors son profil et quand je dis admirer, je suis loin de la réalité. Tout son comportement laisse à penser qu'elle ne veut pas être vue. J'entends la voix d'Elodie susurrer à son grand efflanqué "Au revoir chéri, à la semaine prochaine".

Je me précipite et fais tomber mon trousseau de clefs. Je m'y reprends à deux fois avant de réussir enfin à ouvrir à ma visiteuse. Je m'efface pour la laisser passer et c'est à cet instant précis que la porte d'à côté se rouvre. Elodie passe la tête, le reste suivra, et me tend un paquet de courrier. Elle est en déshabillé noir aussi transparent que si elle n'en avait pas. Ses porte-jarretelles, catégorie promotion à la Chaussée d'Antin, sont rouge vif et ressemblent à des cicatrices qui barrent ses cuisses. J'ai horreur de cette couleur pour cet usage, il faudra que je le lui dise, mais avec délicatesse car Elodie est susceptible et la moindre vexation chatouille son caractère soupe au lait. En revanche, si je lui dis que ça lui donnera encore plus de classe, là je suis certain de marquer le point. De toute façon, elle n'est pas gênée d'étaler ainsi sa marchandise. Il nous arrive, à l'un et à l'autre, de nous rendre de petits services; ainsi, plusieurs fois, je suis intervenu pour la débarrasser de clients un peu brutaux. De son côté elle fait, de temps à autre, mes commissions et remplit mon réfrigérateur ou bien me fait un brin de ménage quand mon bureau disparaît sous une couche de poussière à gratter au couteau. Justement, et ça tombe bien, elle l'a fait hier. Je ne suis pas un client à putes, mais je ne dirai pas que, certains soirs de cafard, un bon massage sous ses doigts experts n'ait pas contribué à me détresser. "C'est pour vous, Monsieur Georges. Quel temps, hein! C'est pas possible,

c'est peut-être bon pour la culture, mais pas pour le commerce. Heureusement que je travaille dedans et pas dehors. Allez au revoir M'sieu dame".

Bonjour la discrétion. J'ai vu le moment où la dame, que je ne connais pas encore, allait partir. Mais finalement elle s'est assise dans le seul fauteuil face à moi.

- Bonjour Madame...? Pas de réponse, je poursuis. Je m'appelle Georges Lernaf. C'est bien moi que vous désirez voir? Lui dis-je soudainement inquiet.

Elle hoche la tête dans le bon sens, mais c'est tout.

- Vous voulez boire quelque chose, lui dis-je en désignant du menton la rangée de bouteilles qui orne une étagère.

Cette fois-ci elle hoche la tête dans le mauvais sens, mais c'est encore tout. Dans le langage des sourds-muets, je ne comprends que les hochements du ciboulot, mais si vraiment elle est muette, la conversation risque de tourner court. Pourtant j'essaie de nouveau.

- Vous pouvez peut-être m'en dire un peu plus?

A part ma voix et la pluie qui s'est remise à tomber, le silence est de rigueur. "Bon, me dis-je, je vais attendre, elle finira bien par se décider". Et pour la mettre en confiance, j'arbore un sourire style dents blanches et en béton et je la regarde droit dans les yeux, la décence m'imposant de ne pas reluquer ailleurs.

- Pourquoi souriez-vous bêtement?

Ses lèvres n'ont pratiquement pas bougé. Sa voix est comme un chuchotement que porte une musique céleste. C'est vrai

qu'avec mes dents luisantes et largement découvertes je dois avoir l'air idiot. Mais je ne peux quand même pas lui expliquer que c'est la même grimace qui éclairait ma face de voyou quand j'avais douze ans et que je m'installais au premier rang de la classe, face au bureau éventré, pour voir si ma prof d'anglais portait une culotte et c'est ce sourire que j'avais quand enfin j'acquiesçais la certitude qu'elle n'en avait pas.

– Je souris pour vous mettre en confiance. Pour qu'enfin vous m'expliquiez pourquoi vous débarquez chez moi sans...

– J'ai laissé un message sur votre répondeur.

– Quand?

– Ce matin.

– J'étais dehors toute la journée. J'arrive en même temps que vous. Vous permettez?

J'appuie sur le bouton adéquat et j'écoute.

– Salut Georges! C'est Paulo. Dis voir, hier au soir t'étais rond lessivé que tu m'as laissé payer l'addition et en plus tu t'es barré avec ma nana. C'est pas des choses qui...

Je coupe vite fait, ma vie privée ne regarde personne. Le message suivant est le bon. Le chuchotement déclenche de nouveau la même musique.

– Bonjour Monsieur. Votre agence m'a été chaudement recommandée, je passerai vous voir à 19 heures. Je ne vous dis pas mon nom car je souhaite la plus grande discrétion. Je vous le dirai lors de notre entretien. Merci, à tout à l'heure.

– Ça y est; nous sommes à tout à l'heure, vous pouvez me dire maintenant à qui j'ai affaire?

– Je ne sais pas, je ne sais plus. Votre agence ne semble pas importante et vous-même n'avez pas l'air très sérieux.

Elle fait probablement allusion à Elodie et au message téléphonique. Mais ça, me dis-je, c'est du cinéma.

– Ecoutez, Madame la mystérieuse. Celui qui vous a envoyée chez moi a dû vous décrire mon agence et vous êtes ici en connaissance de cause. Alors, si vous le voulez bien, on va arrêter de jouer au chat et à la souris et on va parler bien franchement. J'ajoute, en prime, que c'est vous qui êtes venue et non moi qui suis allé vous chercher.

Quand je m'énerve, j'y vais franco. Elle a beau être jolie, ça n'est tout de même pas une raison de me prendre pour une bille. C'est drôle, plus le temps passe et moins je lui fais confiance. Il y a un petit quelque chose dans son comportement qui allume toute la rangée de petites lampes rouges que j'ai dans la tête et qui écrivent le mot "Danger". Je suis donc averti, donc sur mes gardes.

– Voilà, je m'appelle Evelyne Dantin.

Cette fois-ci, il n'y a plus de musique, mais à la place un gros mensonge. Je me lève et la mort dans l'âme, je lui désigne la porte.

– La sortie, c'est par là!

– Mais, je ne comprends pas.

– Facile, on a dit qu'on se parlait franchement et vous commencez mal. Vous ne vous appelez pas Evelyne Dantin. Malgré votre déguisement de vamp des années cinquante, je vous ai reconnue.

C'est vrai que j'ai mis le temps, mais c'est parce que vous jouez bien votre rôle. Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de magazines que je lis au cours de mes filatures, pendant que le monsieur ou la madame, que je suis chargé de filer, s'envoie en l'air et que j'attends bien sagement dans la voiture en notant les horaires. Je sais, ce n'est pas une occupation reluisante, mais il faut bien gagner sa vie. Vous figurez souvent dans les pages mondaines. Vous devriez savoir, Madame Laure Blanchet, que lorsqu'on vous a vu une fois, même en photo, on peut difficilement vous oublier.

Là, j'ai marqué le point décisif. La jolie brune a pâli. Maintenant qu'on se connaît, je nous sers un petit coup de Bourbon sans lui demander si elle aime ça. Moi, j'en ai besoin, la journée a été dure et si je ne me trompe pas, elle est loin d'être finie. Pendant que je mets les glaçons dans les verres, elle ôte ses lunettes. Grand dieu, quel regard ! Bleu, mais pas bleu normal comme le ciel ou la mer ou les bleuets ou encore la truite, non, bleu comme le diamant quand il est blanc-bleu avec tous les éclats qu'un artiste a su faire surgir d'une gemme vieille de plusieurs millénaires.

Laure Blanchet hoche la tête affirmativement. Enfin la minute de vérité commence.

– C'est exact, je suis Laure Blanchet. Vous devez m'excuser pour ma méfiance, car si on apprenait que je suis allée voir un détective privé, cela s'étalerait sur tous les journaux à scandales.

Ça, je veux bien le croire. Le sieur Blanchet a souvent défrayé la chronique avec ses tapages financiers. A chaque fois il en est sorti indemne. Il ne se déplace pas sans une armada d'avocats dont les seuls honoraires suffiraient à combler le trou du Crédit Lyonnais. Homme d'affaires tout terrain, venant en ligne directe des bas-fonds, ce plus que septuagénaire, petit, bedonnant et chauve n'est pas vraiment très fréquentable. Et pourtant toute la jet-society lui fait la cour. Ses fêtes fastueuses sont réputées dans le

monde entier. N'empêche qu'à son âge, je le vois mal satisfaire, au lit, les besoins de sa femme de quarante ans de moins que lui. Il doit y avoir quelqu'un ou quelques-unes pour lui donner un coup de main.

L'atmosphère s'est détendue et Laure est devenue plus humaine. Elle n'est plus cette superbe femme qu'un homo sapiens ordinaire ne peut approcher par crainte de rentrer sous terre. Elle s'est apprivoisée et sirote mon Bourbon à petits coups. Moi, je la regarde faire. Bien sûr j'ai gagné la première manche, mais je ne sais toujours pas ce qu'elle est venue me demander, car une personne comme elle ne vient pas voir un privé pour picoler à l'œil.

– Alors Madame Blanchet, on se jette à l'eau?

– Mon mari veut m'assassiner et je voudrais savoir comment il va s'y prendre.

– Attendez, vous êtes venue me voir pour m'annoncer que votre mari veut devenir veuf et je dois vous dire comment. Primo, je ne suis pas dans le secret des dieux et, deuzio, je ne suis pas Madame Soleil. Faudrait m'en dire un peu plus.

Je me ressers un coup de Bourbon pour chasser l'effet secondaire du premier et attends qu'elle ait fini d'allumer une cigarette avec un briquet qui ressemble plutôt à un lingot qu'à un silex.

– Malgré son âge, mon mari est encore très vert et je sais que de temps à autre, il lui arrive d'avoir des aventures. Entendons-nous bien, quand je dis aventure, je pense call-girl. Mais depuis quelque temps, je sais qu'il voit toujours la même fille et j'ai bien peur qu'elle l'embobine.

– Et alors, vous n'allez pas me faire croire que vous êtes amoureuse de ce vieux débris. Divorcez, prenez un gros paquet

et faites-vous une nouvelle vie.

– Impossible. Avant d'accepter d'être sa femme je lui ai fait signer un contrat selon lequel si nous divorcions une grosse partie de sa fortune me reviendrait. Récemment, il a fait des allusions à ce contrat et m'a bien fait comprendre qu'il souhaitait le réviser, sinon, et là je cite "ce serait dommage..." il n'a pas terminé sa phrase, il m'a tourné le dos et est sorti de la pièce. Depuis il ne m'en parle plus mais il me regarde souvent d'un drôle d'air. Vous comprenez maintenant pourquoi je suis inquiète et pourquoi je veux agir avec discrétion.

Je la regarde un peu dubitatif. C'est vrai que son histoire tient debout et je ne vois pas pourquoi je me méfierais, pourtant je sens qu'il y a un petit truc qui cloche, mais je n'arrive pas à savoir quoi. Son histoire de contrat me semble un peu tirée par les cheveux. Je vais fouiner de ce côté là avant de m'engager à fond. Maintenant qu'elle espère me faire croire qu'elle m'a dit toute la vérité elle se tient sagement assise dans le fauteuil, essayant de tirer le tout petit bout de tissu qui lui sert de jupe, elle est presque émouvante. A défaut de la coucher sur mon testament je l'allongerais bien sur mon cosy.

Pendant que je réfléchis avec mon sourire de premier de la classe, elle remplit un chèque qu'elle me tend.

– Ça suffira pour commencer?

Je regarde le chiffre, je plie le bout de papier, je le déplie de nouveau pour le relire. Non, je ne me suis pas trompé. Si ça suffit pour commencer? Un chèque de ce montant pour mes honoraires, je n'en ai jamais vu. "Oui, dis-je, ça me suffira". Sans le lui dire je pense que ça suffira pour aller jusqu'au bout. Pourtant, je vais m'attaquer à forte partie, son mari, Pierre Blanchet n'est pas un enfant de chœur, tout le contraire. C'est le genre d'individu qui

étanche sa soif en buvant le sang de ses ennemis et je n'ai pas envie de lui servir de biberon.

– Alors, vous acceptez?

– Oui, mais va falloir jouer franc jeu. Dès demain, je vais prendre des informations sur le bonhomme. En attendant, je vous raccompagne, vous m'en direz un peu plus dans la voiture.

Docile, et tout en me souriant, elle se lève gracieusement du fauteuil, tire de nouveau sa jupe, mais le tissu est récalcitrant et ne couvre que le minimum, c'est tout comme mon compte en banque, il y a un maximum de découvert quoique, avec le chèque que je viens de recevoir, la situation s'est renversée. Elle enfle son ciré et se coiffe, oubliant cette fois ses lunettes dans son sac. Moi, je me précipite sur mon trench coat comme si j'étais un pompier pressé d'aller éteindre un feu. Nous ressemblons, elle et moi, à Lauren Bacall et Humphrey Bogart dans le film de Howard Hawks "Le Grand Sommeil". C'est ringard et caricatural et j'enlève illico mon imper. Ce n'est pas vraiment mieux, mais c'est plus naturel.

Le cendrier déborde de mégots et le tapis de sol est jonché de sachets de casse-croûte froissés. Ma Saab est confortable et les coussins, en cuir, sont accueillants. Je passe une partie de la journée dans ma voiture et c'est bien le seul luxe que je me permette.

A part quelques nuages qui, poussés par un vent d'altitude, font la course dans le ciel, celui-ci est complètement dégagé. Seule, la lumière des réverbères allumés anime la rue. Pas un quidam, pas une voiture. Les habitants du quartier se sont terrés chez eux et regardent le journal télévisé déverser un flot de mauvaises nouvelles, rarement de bonnes. C'est ainsi qu'ils apprendront, s'ils ne l'avaient pas remarqué, qu'une pluie diluvienne s'est abattue sur Paris en fin d'après-midi et qu'il n'y a

pas de quoi être optimiste pour demain.

Galant, j'ouvre la portière à ma passagère. J'en profite pour me rincer l'œil. Elle ne fait pas un effort pour cacher ses cuisses, moi, j'en fais un pour dissimuler mon trouble. Mais pas touche, j'ai une affaire sur le dos et je ne mélange jamais le plaisir avec le boulot. Quoique là, je ferais bien une exception. Je m'installe au volant et j'allume une cigarette en attendant qu'elle veuille bien me donner son adresse.

- Vous fumez beaucoup, me dit-elle en désignant le cendrier qui rend l'âme.

- J'essaie d'arrêter.

- Et alors?

- Pour le moment je n'y arrive pas, mais je ne perds pas espoir. Où allons-nous?

De sa voix chaude, comme il s'agissait de son dernier souffle, elle me chuchote son adresse dans le septième arrondissement avec vue d'un côté sur le Champ de Mars et de l'autre sur la Tour Eiffel.

- C'est un beau quartier, lui dis-je, mais c'est loin des commerçants.

C'est tellement con ce que je viens de dire que j'en fais grincer les dents de mon embrayage en démarrant. Qu'est-ce que je suis allé lui raconter comme connerie, me dis-je? Ce n'est quand même pas elle qui va chercher le pain ni faire les courses. Dans son hôtel particulier il doit y avoir de la valetaille pour tout.

Maintenant, c'est elle qui me regarde, inquiète.

- Vous croyez que vous êtes de taille à m'aider?
- Ne vous en faites pas. Donnez-moi votre numéro de portable et après une bonne nuit et les quelques informations que j'aurai pu glaner, je vous expliquerai comment je vais procéder. Pour ça, il est impératif que je rencontre votre mari, sous n'importe quel prétexte. Vous avez bien une idée?
- Pourquoi voulez-vous le rencontrer?
- Mais pour savoir comment il va s'y prendre pour vous tuer. Vous n'avez pas oublié que c'est pour cela que vous m'avez engagé?
- Alors vous me croyez?
- Pas de raison de ne pas vous croire, mais aucune raison non plus dans l'autre sens.
- Vous êtes libre demain soir?
- Là je flippe, elle ne va tout de même pas me donner rendez-vous.
- Vous savez, dis-je, en général je ne mélange pas le business avec les affaires de cœur, mais...
- Mais non, qu'allez-vous chercher là, répond-elle d'une voix sèche en interrompant ma protestation de foi. Je vous demande seulement si vous êtes libre demain soir?
- Ça peut se faire, pourquoi?
- Nous donnons une réception, je vais vous faire parvenir un carton.
- Comment?

- Appelez-moi demain, je vous le dirai.
- En quel honneur, ce raout?
- Pour fêter la légion d'honneur de mon mari.
- Combien ça lui a coûté?

Pas de réponse. Je ne saurai jamais combien peut valoir le ruban rouge. En vérité, ce n'est pas mon problème car je ne connais personne de sensé qui ferait une demande de ce genre pour moi. Tant pis, ça m'aurait fait plaisir de rivaliser avec les vaches à concours des marchés aux bestiaux de Corrèze et de mettre, comme elles, une médaille autour du cou. Il se remet à pleuvoir, je mets les essuie-glaces en route et j'écrase l'accélérateur. Je n'ai qu'une hâte : larguer ma passagère, allez prendre un verre chez moi et me coucher, seul, pour enfin dormir, et tout ça dans l'ordre.